

Jacqueline Barus-Michel

L'énergie du paradoxe


desclee
de
brouwer

L'ÉPOQUE EN DÉBAT

L'énergie du paradoxe

Du même auteur

Désir, passion, érotisme. L'expérience de la jouissance, Érès, « Sociologie clinique », 2009.

Le politique entre les pulsions et la loi, Érès, « Sociologie clinique », 2007.

Souffrance, sens et croyance. L'effet thérapeutique Érès, « Sociologie clinique », 2004.

Crises. Approche psychosociale clinique (en coll. avec F. Giust-Desprairies et L. Ridel), Desclée de Brouwer, « Reconnaissances », 1996.

Pouvoir : mythe et réalité, Klincksieck, « Rencontres dialectiques », 1991.

Le sujet social. Étude de psychologie sociale clinique, Dunod, « Organisation et Sciences humaines », 1987.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cela oblige à interroger le lien entre neurologie, psychologie individuelle et sociale, sociologie, histoire. Il ne s'agit pas d'étudier toutes ces sciences mais de les parcourir armé de la question posée – l'image, ou même telle image, à cause de quoi existe-t-elle et sans quoi n'existerait-elle pas, sous quelle forme, avec quelles transformations, quels effets internes et externes ?

Les paradoxes demeurent et posent inlassablement la question de la simultanéité des contraires. Les paradoxes paraissent s'opposer à l'intelligence, s'obstinent, parfois explosent, parfois animent des conflits violents, parfois fondent une dynamique, font de la vie... un temps de vie. Leur constance en toutes choses mérite qu'on les considère là où on y achoppe, en dépassant le défi qu'ils posent à la logique. C'est notre raison qui patine et s'en amuse, mais au-delà, cette constance s'explique peut-être par des fonctions qui en feraient connaître une autre nature.

Ainsi est induite une perspective épistémologique sur les sciences humaines dans la complexité des interdépendances de niveau. Elle rend indispensable une réflexion sur la façon dont les disciplines peuvent dialoguer sur des objets qui, eux, sont compatibles par le fait de leur interdépendance. Découleront de cet effort de conciliation et de reconnaissance la mise en question ou en travail d'autres paradoxes tels le déterminisme et la liberté, donc la responsabilité, le hasard et la nécessité, l'absurde et le sens...

Jamais sans doute un livre ne m'a à la fois donné autant de mal ni autant de plaisir. Tantôt je m'effarais de son ambition, avec des moments de découragement et un triste sentiment d'impuissance mais à certains autres une jubilation d'avoir cru approcher quelque chose, de l'avoir pensé et argumenté et aussi de ce que mon hypothèse semble pouvoir se décliner sur un

mode transdisciplinaire, à travers des sciences qui m'étaient pourtant jusque-là étrangères, comme si j'allais pouvoir apporter un autre éclairage à des savants qui méprisent *a priori* les divagations de l'imaginaire. Il me semblait pouvoir répondre et de la complexité et de la transdisciplinarité qui feraient que notre approche soit au plus près de la réalité, cette réalité dure qui fait toujours obstacle et qui provoque notre intelligence.

On me reprochera de m'être tenue éloignée d'auteurs que j'aurais pu (ou dû) utiliser pour soutenir mon propos ou mieux encore le mettre en question, mais je ne voulais pas m'appuyer ; je voulais rester fraîche, trouver seule, fût-ce dans l'aride solitude, ce que moi je pensais et formulais, ne pas m'aider de l'expression des autres, même si elle aurait paru me soutenir et cautionner ce que je voulais dire ; je voulais m'assurer que ce soit ma propre pensée, au risque que tout cela ait déjà été dit.

J'ai essayé d'étayer une hypothèse très générale, de penser autrement le paradoxe à l'aide de mon stock de connaissance et de la justesse du raisonnement qui n'excluait pas, bien au contraire, de me faire maintes objections et d'essayer d'y répondre.

Maintenant c'est aux autres, mes lecteurs, s'il s'en trouve, de me faire des objections et nous verrons si elles tiennent. Au moins aurai-je essayé de voir les choses autrement. Laisser le paradoxe enfermé dans la folie était réducteur ; j'ai voulu l'en sortir et, chemin faisant, je me suis convaincue qu'il dépassait tout ce que je pouvais espérer, qu'il était la vie (qui ne peut se concevoir sans la mort conjointe). C'est musarder autour d'une hypothèse paradoxale en grappillant tout ce qui pouvait l'aider à se déployer. J'ai pris ce risque.

Ce livre peut paraître abstrait, un jeu d'hypothèses autour des paradoxes, un jeu cependant qui confronte des disciplines différentes, les enchaînant les unes aux autres avec effet

d'accumulation, si cet effet ne fait pas preuve, au moins donnera-t-il à penser les pratiques qui, justement, travaillent sur le conflit.

L'écriture est une forme donnée à la pensée qui, bien entendu, ose encore le problème de leur adéquation à une réalité en quelque sorte de leur vérité. Ce qui prouve est sans doute ce qui fait sens et permet à la pensée de se dépasser elle-même et dans ses objets. La pensée, représentations ou idées, est une forme d'abstraction, de conversion symbolique de ce qu'ont été les perceptions, le contact concret de la réalité avec nos sens, passé à travers les multiples relais de nos neurones et de leur immense potentiel de connexions. La réalité est aux deux bouts de la chaîne. Elle est ce à quoi nous nous heurtons, qui peut se définir comme un obstacle pour notre propre réalité, le corps, ses organes de perception à partir desquels, vivant et conscient, il met en œuvre des processus d'adaptation, certains spontanés, d'autres élaborés et sophistiqués jusqu'à l'imaginaire et au symbolique. Ainsi est jeté un pont de la réalité au symbolique, pour l'adaptation et la maîtrise, c'est-à-dire dans un retour à une réalité connue, testée, contrôlée, façonnée (expérience, savoir, techniques, pratiques). L'abstraction est un mode de relation à la réalité qui fait le détour par l'imaginaire (représentation, fiction, hypothèse) et le symbolique (pensée, théorie, système). Elle peut s'échapper à la poursuite d'un Réel qui serait la vérité des réalités (art, langages de l'émotion), ou se mettre à l'épreuve de la réalité par les règles incontournables qu'elle s'inflige (logique, mathématique, expérimentation, réversibilité, falsifiabilité...). Ainsi peut-on dire qu'il n'y a d'abstraction qui ne retrouve la réalité, fût-ce marquée du désir de l'abolir (déli, délire, destruction).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

si l'on pense pouvoir résoudre la contradiction pas des efforts de raisonnement (logique, raisonnement scientifique, expérimentation) ; cela devient une énigme, d'autres diront un mystère, si le raisonnement habituel échoue à fournir une explication cohérente.

Problème ou énigme, pour certains, finissent par s'éclaircir grâce à une réflexion plus affûtée. D'autres problèmes ne trouvent aucune résolution, proches du paradoxe, ils mettent dans l'impasse des incompatibles une raison qui ne se dépasse pas elle-même dans une sorte de dimension méta ; cela ne veut en effet pas dire qu'ils soient absurdes, comme ce ne l'est pas de poser la question du pourquoi le chat de Schrödinger est à la fois mort et vivant. La théorie des quanta pose que deux états contraires sont vrais en même temps.

Que notre esprit ne le conçoive pas ne veut pas dire que le paradoxe, la simultanéité des incompatibles n'existe pas, elle est même au cœur de l'existant, un inverse toujours présent.

La pensée n'est pas que la raison, les « raisons » et l'inconscient peuvent intégrer dans leurs ambivalences, ce qui paraîtra aux esprits sensés comme incompatibilité, fournissant un premier exemple de ce que la pensée consciente a elle-même un revers qui relève du paradoxe s'il n'en fait pas son lit.

L'inconscient, peut désirer une chose et son contraire, *l'ambivalence* est la compatibilité des contraires dans le registre affectif (compatibilité appuyée sur les pulsions, nous y reviendrons), cette combinaison du paradoxe, cette alliance des opposés, justifie que la conscience ne veuille rien en savoir, refoule ou même dénie et soit cause de troubles qui rejaillissent sur l'affectif (angoisse) et/ou la somatique (symptômes). De plus, l'inconscient infiltre la pensée consciente, la fait parler selon des raisons auxquelles elle se croit étrangère.

Freud s'est intéressé aux mots d'esprit qui jouent souvent sur le paradoxe. Le paradoxe, manié comme *un jeu* de logique et de langage, est une irruption de l'absurde, une reconnaissance des contradictions jusque-là inconscientes qui soulage la raison de ses efforts et fait rire comme l'histoire de cette mère juive qui a offert deux cravates à son fils, lequel en essaie une, et dit : « Alors, tu n'aimes pas l'autre ? » Le paradoxe logique est de penser pouvoir essayer deux cravates en même temps, il révèle le paradoxe affectif de l'amour joint à l'exigence de dépendance, la projection défensive et paranoïaque de l'incertitude de l'amour. L'histoire amuse en ouvrant subrepticement pour celui qui l'écoute une porte sur ses propres ambivalences.

Le paradoxe, comme le jeu ou l'humour, suppose de l'ouverture, celui qui s'en amuse est toujours impliqué comme malgré lui, déstabilisé, en déséquilibre. La plaisanterie dit une chose en même temps que l'inverse. L'humour prend au piège des ambivalences au point qu'il faut parfois assurer que l'on plaisante.

Dans ce qu'on a appelé l'« affaire des caricatures de Mahomet » (scandale de musulmans devant les caricatures de la presse occidentale), où s'arrête le droit de rire ? Le sacré pour les uns est sujet à plaisanterie pour les autres ; le *scandale* est l'effet du rapprochement insupportable. La liberté de s'exprimer et de rire inflige à l'autre un paradoxe en termes de blasphème, qu'il ne peut supporter. Ce qui interroge la liberté d'expression.

Castoriadis fait remarquer que la tolérance ne peut s'exercer à l'égard des intolérants. Il faut par exemple être intolérants envers les négationnistes, leur négation des massacres en est une approbation, sinon une apologie masquée. La liberté d'expression se nie elle-même si on lui fixe des limites. Pour certains, le rire, la caricature sont une injure, une agression de leurs valeurs sacrées. Le partisan de la liberté est

« nécessairement » violent pour celui qui reste dans un absolu de vérité, lequel devient à son tour répressif pour sauvegarder sa vérité. Mais la liberté risque d'être aussi un absolu et comme telle répressive !

L'illimité d'un principe noble et moral conduit à l'excès du fanatisme. Le paradoxe a donc une dynamique complexe qui surgit là même où l'on croit faire régner un idéal débarrassé d'impuretés.

Une action faite dans le but d'obtenir un résultat considéré comme positif entraîne souvent des effets paradoxaux, l'effet positif attendu et un effet négatif voire catastrophique, non prévu. Les deux se manifestent dans des temporalités différentes ; la survenue du premier correspond plus ou moins à une attente calculée, le deuxième est une conséquence inattendue qui paraît inopinée, due au hasard, elle fait l'objet d'un refus de voir ou est encore attribuée à des causes étrangères voire malignes. La situation peut engendrer des conflits, des crises ou des blocages en se traduisant en termes de responsabilités. Les effets paradoxaux sont alors imputés à des camps adverses ce qui ouvre cependant la possibilité de traiter en opposition dynamique souvent agressive ce qui était contradictoire. Il y a toujours des façons de traiter le paradoxe qui le travestissent en le faisant passer pour adversité. Le conflit permet de décharger l'exaspération due au paradoxe qui a surgi sous les pas, en renvoyant la responsabilité du versant négatif à un ennemi que l'on peut combattre et espérer exterminer.

Le paradoxe est du même ordre que l'intrication de la pulsion de vie et de la pulsion de mort. Il n'y a pas de vie sans mort, pas de mouvement de vie qui ne porte à la mort. Le paradoxe n'est pas que dans l'ordre du langage. Les paradoxes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cruelle à la souffrance (Sade). On peut refuser, opter pour la folie ou se donner la mort, mais cela n'offre qu'un vain raccourci. Le paradoxe est notre destin, nous naviguons avec conviction entre le probable et l'improbable !

« La réalité est inconnaissable en soi », assène Popper. « Tout est irréel », dit Cioran ! Irrévocablement plongés dans ce paradoxe, nous vivons dans une réalité dont la raison peut tout aussi bien dire que nous ne serions pas sans elle, que nous en sommes faits mais qu'elle se dérobe indéfiniment et nous voue au doute.

Les secours de la raison

La stabilité et la fermeté de la raison est une nécessité de base pour l'intelligence et son effort de connaissance, l'adaptation à l'environnement. Cependant la raison procède en faisant relation entre le particulier et le général, la situation donnée et ce qui est su par ailleurs. Elle essaie de concilier des informations ou des connaissances toujours complexes et contradictoires : savoirs homologués et ratifiés par l'expérience, croyances, préjugés, fantasmes qui se contredisent les uns les autres. La raison tente de se dégager des paradoxes qui la stimulent en la mettant apparemment en échec, et tente de s'assurer dans un univers stable ou qu'elle réussit à stabiliser à l'intérieur de son propre cadre.

Dans la nature, des forces constantes s'annulent ou se succèdent et prennent le pas l'une sur l'autre. L'entropie, la dégradation, la dispersion alternent et coexistent avec la croissance et l'union. Le caillou poli est le résultat présent de forces énormes, fusion, cristallisation, érosion... Tout ce qui

paraît immobile est solidaire de ces forces d'évolution. Être, c'est subir des forces ou les combattre, complexes et opposées. Et être humain c'est se confronter par la pensée et l'action (culture et volonté) à la nature qui résiste.

La pensée s'oblige à lutter contre elle-même (critique, objection, doute) pour établir une certitude sur laquelle pouvoir s'appuyer et progresser ; la raison normée (logique, maths...) est cet appui. La logique est un système de règles formelles pour des déductions qui puissent être admises par tout esprit qui reconnaisse les règles. Mais selon Wittgenstein (1921), les lois logiques sont des tautologies qui ne disent rien sur le monde, pas plus que l'équivalence $A = A$.

Qu'est-ce qu'obtient le raisonnement logique ? Une certitude ? Une adéquation absolue à la réalité ? De l'être réel ? Ou des concepts, des formules, des théories qui restent à l'état de conjectures ? Les applications sont alors une mise à l'épreuve de la réalité qui oblige à reconnaître les forces contradictoires qu'elle n'épuise jamais, lesquelles lui opposent « l'accident » : l'obstacle d'une réalité impérieuse et hasardeuse. Quelque chose manque toujours à la pensée de la réalité.

On travaille sur des représentations de choses et leurs expressions en concepts ou symboles qui ne sont pas non plus les choses mais prétendent que leurs agencements logiques sont analogues à ceux des choses.

La réalité est peut-être inconnaissable, mais elle met la conscience en tension désirante constante, au point que celle-ci et s'y confronte et l'invente sans cesse.

En faveur de la réalité du monde que nous pensons, il y a, si ce n'était que rêve, l'incroyable richesse des représentations que nous générerions et partagerions depuis les ailes des papillons, en passant par les corolles de fleurs, la diversité des espèces, des

choses, des êtres, de l'univers visible et de celui qui est supputé. Même le rêve se sert des éléments de réalité, quitte à les transformer. Il est difficile de penser que les cerveaux humains puissent créer, en accord les uns avec les autres, un univers pareil d'une telle diversité ! Il est vrai que les hommes ont déjà eu des dizaines de millénaires pour imaginer, penser, construire, se transmettre les résultats de leurs créations, construire de toutes pièces un monde aussi complexe que leur permettraient leurs connexions neuronales. Représentation et réalité, hétérogènes et coïncidant à la fois ?

Notre pensée reste collée à l'objet : « Nous connaissons le monde en en faisant partie, nous n'avons jamais et ne pourrons jamais avoir un point de vue "du dehors" qui permettrait de considérer la réalité en la contemplant de l'extérieur » (Roger Pol-Droit, *Le Monde des livres*, 5 mars 2010). On ne pense le monde qu'en y étant enfermé.

La bouteille de Klein est une excellente représentation de la pensée qui appréhende le monde qu'elle pense sans que l'extériorité de celui-ci puisse être autre chose que le fait de la pensée.

Que nous ayons la conscience de quelque chose nous fait exister et fait exister les choses et tout ce que nous pouvons penser par le raisonnement qui nous assure de la vérité de ce qu'il déduit. Nous déduisons la réalité de l'univers et qu'il existe sans nous. Mais ces déductions restent prisonnières du système de pensée qui les établissent pour qu'elles soient tenues pour vraies. Nous restons solidaires de la réciprocity paradoxale pensée – réalité.

Le couple Pensée/Réalité est enfermé dans une bouteille de Klein.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Exergue en forme d'hypothèses

Le paradoxe comme charge d'énergie

Le paradoxe, coexistence simultanée des extrêmes opposés, peut-être considéré comme un état porteur et déclencheur d'énergie, depuis celle qui anime l'univers dans ses dynamiques explosives et/ou expansives, depuis la constitution de la matière inerte qui fait les choses, la réalité perceptible, jusqu'à la vie qui se manifeste dans tout être vivant de quelle qu'espèce qu'il soit ou ait été, jusqu'à cette conscience réfléchie qui s'est développée chez les humains et les met non seulement face au paradoxe mais leur permet d'en faire réflexion.

Si l'on se réfère à quelques données de la cosmologie et de l'astro-physique, il n'y a pas d'origine, il n'y a pas d'avant, peut-être pas de temps. Au plus loin que l'on puisse non pas voir mais spéculer, le *big bang* n'est pas une explosion *ex nihilo* mais elle est le résultat d'une contraction de l'univers, suivie de son expansion aux dimensions de l'univers actuel toujours en cours. L'univers entier s'est trouvé concentré en un point plus petit qu'un atome (une « tête d'épingle »), cette énorme concentration a donné lieu à une gigantesque explosion prolongée par l'expansion de l'univers.

L'univers pourrait être un balancement entre contraction et expansion, chacune étant le résultat et l'autre état de la condensation d'une énergie formidable dans un volume dérisoire, à 10^{-43} secondes de son inverse qui chiffrent le mur de Planck. Retournement en forme de *big bang* qui n'est pas vraiment un commencement mais la phénoménale manifestation

d'une contradiction. Cette dynamique d'inversion est déjà paradoxale comme l'est que l'infiniment petit soit gros de l'infiniment grand. Au-delà de quoi, toutes les lois physiques de cet univers deviennent absurdes et la connaissance laisse la place aux hypothèses. Les plus... contradictoires.

Une récente théorie voudrait qu'il n'y ait pas seulement un univers celui dans lequel nous nous pensons, mais de multi-univers, les *big bang* représentant les phases de transition, « une ronde éternelle d'univers qui naissent, meurent et recommencent ». Comme un serpent se mord la queue, les deux extrêmes se rejoignent, l'infini se rencontre dans le fini. C'est l'ambiguïté du possible qui fait l'être et non l'inverse. Ou bien, à l'origine de l'univers, « un vide noir grésille », selon l'anagramme de E. Klein et J. Perry-Salkow (2011)! Ce grésillement du rien n'est-il pas déjà de l'être dans le non-être ?

Il y a toujours eu de l'être. Ainsi Étienne Klein, directeur du labo de recherche sur les sciences de la matière, au CEA, dira : « L'univers a tendance à apparaître comme sa propre cause. Il ré-émerge périodiquement de lui-même » (2010).

Lors de ces renaissances, notre univers semble bien être passé par un point de densité maximale et la matière, l'énergie, l'espace se sont trouvés concentrés dans un volume infinitésimal (mais non nul).

Dans la réalité telle que calculée et observée par les astrophysiciens, comme dans la pensée des contraires qui semblent s'exclurent, les antinomiques coexistent pour ne pas dire sont vrais en même temps ou hors du temps. Il faut penser l'être avec le non-être. C'est la pensée de l'être qui suscite la pensée du non-être, ce qui le nie. De même, c'est en se plaçant dans cet univers qu'on peut penser le nonunivers et, ce faisant, on ne sort pas de l'être qui lui est conjoint.

La pensée paradoxale bascule entre les contraires comme la

connaissance d'un univers qui oscille entre des extrêmes pour des retournements en même temps générateurs et effets d'une formidable énergie.

En physique, on parle de théorie de « supersymétrie », ce qui voudrait dire que chacune des particules existantes posséderait un équivalent qui permettrait de comprendre la masse manquante dans l'univers : ces particules correspondraient à la « masse sombre ». Cette symétrie noire est en quelque sorte un négatif massif, puissant, qui pourrait s'entendre comme un antagonisme. Le contraire est toujours là, pesant de tout son poids dans l'existant. N'est-ce pas la vertu du paradoxe ? Dans l'infiniment petit on retrouverait la coïncidence étroite des antinomiques.

La gravitation ne s'applique pas à l'infiniment petit, or il faudrait une explication cohérente à tout l'univers, une théorie du tout. Au niveau de l'atome c'est la mécanique quantique qui offre des clefs. On peut encore y faire travailler le paradoxe non comme impossible mais comme hypothèse énergétique. Protons et antiprotons entreraient en collision, ce qui serait à la source de l'univers. Y aurait-il des « particules de gravité » ? Comment se démontreraient-elles ? « On confirme leur existence par leur absence », c'est-à-dire une énergie non expliquée, manquante : ces gravitons non retrouvés disparaissent dans une autre dimension, hors de notre réalité. Les gravitons sont déduits de ce qu'il y a du reste dans les calculs d'énergie (comme il en est pour la matière noire).

La pensée cherche ce qui lui fait obstacle, autant d'objets mais aussi autant de manques qui l'obligent à chercher de quoi ils sont le verso ou l'ombre. De l'absence naît l'hypothèse que les calculs renforcent (au niveau des particules subatomiques par exemple).

Ce qui n'est pas force la pensée : ça est puisque ça manque.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rapport aux univers infinis et éternels, celle des petites moisissures qui s'accrochent à n'importe quelle roche aride, à tout prix et pour rien, pour être là ! On l'appelle la vie. On voit bien que ce n'est qu'une figure atypique de l'énergie, un nouveau paradoxe : il ne sera pas dit que l'énergie n'aura pas tout essayé, dans la plus petite de ses étincelles. Il fallait s'attendre à ce que la petite étincelle, toujours curieusement obstinée dans sa nature d'énergie qui ne connaît pas de fin, aille jusqu'à monter des formes variées complexes de tous les vivants possibles.

La suite prévisible de l'entreprise n'est pas seulement la mort, mais, pour se conserver ou plutôt se ravitailler en énergie, puisque désormais à moitié coupées de l'énergie universelle, les petites étincelles se vouent à se nourrir les unes des autres. Chaque espèce ou forme de vie est alors une proie et un aliment pour l'autre. La vie est saisie dans le paradoxe : à la fois l'autonomie est condamnée à l'épuisement pour avoir quitté le tourbillon des forces universelles, à la fois elle obéit à la nécessité d'une régénération qui ne peut venir que d'arracher la vie là où elle se trouve dans les autres organismes, la vie se dévore elle-même, se poursuit de s'épuiser.

Encore un paradoxe, la vie a émergé de l'inerte, souffle divin ciblant la Terre, génération spontanée, hasard cosmique, conditions énergétiques exceptionnelles chimiques, caloriques, électriques... toutes les hypothèses égrenées sous-entendent le paradoxe : la raison et la foi, le doute et le pari, le hasard et la nécessité, de Descartes (1637), Pascal (1669), Canguilhem (1968), à Monod (1970)...

Parmi les vivants on établit une hiérarchie, une échelle de valeurs en fonction de la complexité du système d'adaptation de l'espèce et de la capacité d'autonomie de ses individus.

Dans certaines cultures ou à certaines époques, les animaux sont des êtres doués d'une âme, dans d'autres ce sont des machines et des choses. L'intelligence, la sensibilité, la capacité de communication qu'on leur attribue peuvent devenir des critères jusqu'à prendre des animaux pour des dieux, des égaux ou des « bêtes ». Aujourd'hui, on considère que le développement du cerveau (milliards de connexions possibles), la conscience et le langage sont les critères de supériorité, propres de l'humain. De même, les outils, le feu, le culte des morts sont tenus pour les premiers signes d'accession à l'humanité. Mais des espèces animales font montre d'aptitudes à la communication, de souvenir et d'intention, de reconnaissance de soi, de compassion... la complexification de la vie jusqu'à la conscience réfléchie s'est faite progressivement, sans frontière nette. Toutes ses formes sont contemporaines, comme tous ses degrés.

Une des stratégies de l'être humain qui s'est installé au haut de l'échelle est de réduire tous les autres vivants y compris ses semblables, sauf les aimés et les dominants, au statut de choses, de jouets ou de proies. Il n'y a de vivant que soi pour soi. C'est la rançon de la conscience de soi.

De la conscience à la pensée

Au fur et à mesure du développement neuronal, des dizaines de milliards de connexions possibles, la vie animale est passée de réactions réflexes à des comportements d'adaptation puis à la conscience, puis à la conscience réfléchie, qui se retourne sur elle-même pour se savoir, se critiquer, s'analyser, élaborer, imaginer, inventer, créer : la pensée apparaît comme un aboutissement de l'énergie vitale.

De la complexité progressive, évolutive du vivant, va émerger la conscience sensible, « sentir que l'on sent », selon la formule de Goblot, sorte de duplication cérébrale des stimuli. Du réflexe, réaction automatique d'un organisme à un stimulus, on passe progressivement à la sensation, c'est-à-dire à l'enregistrement de l'image du stimulus dans le cerveau qui en permet l'appréciation et un choix de réponse. Cela suppose un stockage et un tri des stimuli (perceptions, sensations mémorisées, représentées, choix de réactions puisé dans la connaissance du potentiel propre et de l'environnement). Cela suppose encore temps et espace au moins à l'état d'esquisse. Il y a processus de repérage et d'identifications entre connu pas connu, possible pas possible, bon, mauvais. On peut parler de conscience.

Ensuite, se déploie un autre niveau de conscience, conscience de soi : l'être vivant a une image de lui-même comme différent de son semblable. Cela suppose identification, différenciation, empathie, émotion. Mais aussi la faculté de se considérer comme, pareil et pas pareil.

À force d'une évolution tenace, la vie est passée des réactions réflexes et instinctuelles à des comportements d'adaptation de plus en plus élaborés et autonomes et à une faculté de retour de la conscience sur elle-même, qui se sait penser : la conscience réfléchie.

Le potentiel de connexions permet des jeux d'association de représentations qui constituent un nouveau registre d'énergie : psychique. La capacité de retenir des images, de les appeler, de les associer, de les apprécier puis d'en jouer ouvre sur le projet, l'invention, la création qui à leur tour se jouent du temps et de la réalité. Les représentations de représentations sont des signes et ainsi, de l'image au symbole, de l'imaginaire au symbolique, on est entré dans le langage qui structure selon ses lois et permet le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'inconscient est le « Si ! » du sujet qui dit : « Non ».

Pourquoi le moi refoule-t-il et suscite de l'inconscient ? Par peur de son désir, il refoule ce qu'il veut dont il a peur que l'Autre (inconscient de Lacan) l'interdise. Paradoxalement, il est le Non de son propre Oui. Le sujet se façonne dans la contradiction, entre la réalité, ses exigences internes et ce qu'il réduit à l'inconscient. Selon Lacan (1996), Moi « n'est toujours que la moitié du sujet ». Au fondement du désir, la pulsion contrainte se fixe à des représentations et amorce le sujet de l'inconscient.

« Ça parle » (Lacan, 1996), Ça fait parler. Lors du stade du miroir, le sujet en émergence se voit dans le miroir que lui tend l'autre, il est aliéné à l'image (« a »). Depuis le stade du miroir le sujet s'étaie sur le désir de l'autre et dans le discours de l'autre. *Je s'assure* en effet du discours de la mère qui le désigne à lui-même dans la reconnaissance. L'inconscient bavarde malgré Moi et *Je parle* aussi de Ça. Donc, « l'inconscient est structuré comme un langage », si l'on admet qu'il est fait de représentations qui se faufilent dans du discours en se jouant de ses règles.

Le sujet est la résultante de paradoxes. Le sujet conscient est à son insu bourré d'inconscient, un savoir qui se refuse : « Tout est inconscient », a dit Freud.

Le sujet de l'inconscient est celui qui ne sait pas ce qu'il veut mais qui le veut. C'est est un « empêché » qui s'introduit dans le discours, l'acte et le sommeil (lapsus, rêve, acte manqué), qui manipule celui qui parle pour se faire place.

Le sujet de l'inconscient est dans l'ombre de celui qui parle, celui qui va sans dire puisqu'il dit à travers les mots, fait dire autre chose, laisse dire, et se dérobe à la conscience qui n'en sait rien.

L'inconscient double le sujet conscient qui croit prendre seul la parole, lui, parle quand même, en troublant cette parole de maintes façons, il entre dans le discours en douce, il est la part obscure qui ne se sait pas (soi-disant) mais qui manipule son propre champ de conscience.

Sujet double, divisé, étranger à lui-même, qui s'ignore alors qu'il prétend se maîtriser et qui, comme un « vol au-dessus d'un nid de coucous », dépense une folle énergie tirée de ses paradoxes pour rassembler les ingrédients dispersés et contradictoires. Le sujet est enfermé dans les paradoxes et la complexité d'une courte histoire qu'il fait autant qu'il en est fait, faussaire « à son insu, de son plein gré », toujours affublé de masques. En même temps, c'est ce paradoxe qui est le constituant énergétique, la pulsion de vie qui fait l'être toujours inachevé et destiné à sa propre mort...

Ce sont ces contradictions, ces paradoxes qui sont générateurs des voies d'expression originales ou banales pour sans fin manier, transposer, transformer, transcender le conflit, construire une feinte unité.

Le *Je* se déploie dans un balancement entre sa négation et son affirmation, le déni d'être Çà et l'irrésistible insistance de celui-ci. *Ich, Je*, est habité par un autre qui s'appelle Çà, qu'il prétend ne pas connaître et qui est lui. « *Je est un autre* », a écrit Rimbaud dans une formule illuminée.

Mais « Là où état Çà, Je dois/doit devenir » (trad. de la célèbre phrase de Freud proposée par Castoriadis). Le sujet est un processus d'appropriation de soi, de mise en langage jamais parfaite de l'être en proie au désir et au manque, à l'incomplétude et à l'angoisse.

En même temps que l'autonomie revendiquée apparaît comme une production de la conscience réfléchie, simultanément, s'exerce la pesanteur des déterminismes et

influences et du désir lui-même qui insiste pour prévaloir. Au point de rencontre de la conscience et des déterminismes, bouillonne ce désir sans frein, sans lien, qui contrarie et plombe le discours de maîtrise. De ce paradoxe naît l'énergie du désespoir qui va jusqu'à épuisement du sujet.

Sens et langage

On peut dire que le sujet est le sens que son désir prend à travers déterminations et situations en termes de fantaisies, pensées, actions, sens inconscient et conscient, lié à un désir inacceptable ou reconnu. Et le sens, c'est la trajectoire du désir structurée comme un langage, en vertu des structures langagières de l'esprit humain, et en vertu d'une conscience de la conscience qui a besoin de se tenir pour conscience de soi (unité et cohérence).

On peut ainsi parler de sujet de sens. Il essaie de faire une histoire sensée dans une parenthèse dont il ne maîtrise ni la fin, ni le commencement. Il essaie de construire son histoire et de la jouer. S'il en est l'acteur, s'il a des libertés d'improvisation et d'interprétation, il n'est pas pour autant le maître d'une scène encombrée de décors, de personnages et de scénarios qu'il connaît mal ou ignore, mais qui l'assignent.

Les hommes ont toujours fabriqué du sens. La réalité, son existence et son pourquoi, se présentant d'abord comme un mystère insondable pour l'homme qui y était confronté, les religions, mythes et « révélations », ont proposé des figures surnaturelles, dieux et démons qui en expliquent la genèse et lui donnent un sens. Les prêtres prétendent entendre les intentions surnaturelles, les enseigner ou la façon d'y satisfaire. S'émancipant de la théologie, les savants de l'Antiquité ont cherché à comprendre à l'aide de la raison logique et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1. Une structure moléculaire manifeste une cohésion qu'il faut entendre comme une forme d'énergie puisqu'il s'agit de force électrostatique entre atomes (on a pu dire qu'une pomme était en dernière analyse de l'énergie et du vide). En chimie, on parle d'énergie de liaison, en algèbre de loi de composition. C'est bien dire que la structure tient d'une forme d'énergie.

Troisième partie

DES PARADOXES ET DES HOMMES **(genre, croyance, politique, éthique)**

Argument

Cette partie porte l'éclairage sur les sciences humaines, certes déjà concernées par les notions de sujet, de sens et de langage, mais il reste à traiter du paradoxe et de l'énergie dont il est porteur dans les différents moments où les sujets prétendent en faire leur affaire : dans leurs rapports à l'autre et dans le choix des valeurs qu'ils se donnent, au regard d'un idéal encore voué au paradoxe d'être inséparable de la réalité.

Dans ce qui précède, sauf en esquissant la relation à l'autre que suppose la parole, la dimension collective, ce qu'il en est de se compter parmi les autres (au pluriel), pour s'y confronter, s'en défendre, y chercher de la sécurité et pouvoir coopérer dans la satisfaction des besoins, n'a pas été objet d'analyse. N'a pas non plus été abordée la dimension proprement sociale, c'est-à-dire les aménagements de cette vie et de ce monde à partager qui comprennent des règles, des inter-dits, des fonctions, des statuts et des rôles, des enjeux de pouvoir, des alliances comme des conflits, lesquels procurent de l'identité dans la reconnaissance ou dans l'exclusion, pour la souffrance ou la sécurité.

Avec la différence des sexes, ils sont pris au piège d'une reconnaissance de l'autre incontournable et, en même temps, du rejet d'un semblable différemment sexué qui renvoie une image dissemblable. Tension qui amène des rapports de domination et des affectations de fonctions rigides, au prétexte de l'ordre de la nature opposée au désordre de la culture et de ses inventions. Cette tension est la source soit de fixations aux données du corps (sexe, fonction sexuelle), soit de variations du traitement institué (histoire des sociétés, lois), soit de retour sur le sens des rapports humains (études sur genre, évolution des mœurs).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'autre. Comme le noir ou le blanc de peau sont des variations de l'être humain, non des différences d'humanité. L'espèce est la même, les variations de manifestation au sein de l'espèce n'affectent pas ce qui fait l'espèce, qui est définie par ses capacités symboliques et imaginaires, et varie dans les constructions qu'elle en fait, suivant les contextes et les époques. Ce sont les cultures qui contraignent à attacher aux différences des valeurs qui enferment les uns dans l'admiration, les autres dans le mépris.

Bien que la raison le refuse, le paradoxe est structurel à l'esprit humain qui perçoit la différence comme une incompatibilité à laquelle la hiérarchisation apporte des formes d'atténuation.

Le paradoxe est constant mais, tel un volcan où s'exercent des pressions sur un magma en fusion, ses forces servent parfois à maintenir un ordre qu'on appelle équilibre, parfois à faire surgir de nouveaux rapports de force, transmuier les termes de la différence, celle qui traverse les espèces, prend des sens inattendus, jusque-là impensables, les sexes se confondant, échangeant leurs rôles et leurs objets, leurs fonctions érotiques et sociales.

La question du sexe, fonction et identité, n'a pas fini de se poser. Elle reste un des paradoxes actifs dans le rapport de ces semblables en opposition que sont les hommes et les femmes.

1. Les appétits de domination prennent aussi prétexte de tout caractère décelable comme l'origine, l'âge, les ressources, le handicap, la culture...

VI

Les secours de la croyance

L'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'Univers, d'où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est écrit nulle part. À lui de choisir entre le Royaume et les ténèbres.

J. MONOD

La croyance est une tentative d'échapper au paradoxe ressenti comme un dépouillement du sens. Ce qui n'est pas admissible mais se vit à travers les paradoxes, c'est que la mort est conjointe à la vie, la souffrance à la jouissance, l'échec au progrès, et, d'une façon générale le Mal au Bien. La croyance est diffuse, accrochée à tous les représentations, mais elle est de tout temps d'abord investie dans les croyances religieuses, formalisées (religion, sectes) ou pas (superstitions, magies) qui assurent une autre réalité, surnaturelle, indemne de paradoxes, dont elles ont triomphé soit aux origines soit par leur nature transcendante.

Croire, trouver le sens et la raison

Le monde immédiatement perçu par une conscience n'est rien comparé aux univers possiblement existants qui figureraient le Tout, une tête d'épingle dans les océans infinis. Ce que je vois, ma table sur laquelle j'écris, la pièce, par la fenêtre, le ciel, des

arbres et des maisons ensoleillées, tout cela qui me paraît un monde, celui de ma perception, eh bien, ce monde n'est rien, moins que poussière, dans les immensités d'univers inconcevables. Seule ma conscience saisit son petit univers personnel, instable et éphémère tandis que la pensée savante achoppe à des hypothèses incertaines quant à des univers improbables. Ceux-là ont les limites de la conscience raisonnante et ne sont en fait constitués pour l'humain que de ce qu'il peut penser. Si cette pensée, selon les règles qu'elle s'est données a pu établir des preuves de sa coïncidence avec de la réalité grâce aux anticipations et techniques, l'univers, observé et déduit, n'a, pour autant et, comme le disait Monod, pas de sens. Dire qu'il est absurde n'a en a pas non plus.

Parler de sens, c'est parler d'une intentionnalité signifiante, c'est-à-dire des représentations relevant d'une finalité voulue ou attribuée par ce qu'il faut appeler un sujet lequel suppose cette finalité à ce dont il parle que ce soit de lui-même ou des choses dont il est auteur ou spectateur. Non seulement, à ce niveau, le sens définit l'objet dans l'ordre des représentations usuelles (« C'est un enfant, un arbre ou une étoile... ou moi-même »), peut éventuellement expliquer les lois et déterminismes auquel il obéit et qui le situent dans l'espace et le temps, mais peut, de surcroît, l'affecter d'une intention ou d'une visée, cachée ou affichée. Cette intention ne peut être que celle du sujet énonciateur en émettant des signes ou des indices à destination d'autres présumés sujets. Le sens suppose donc un message, une adresse, le langage. L'interlocuteur peut être soi-même, comme la pensée est une parole intérieure, par laquelle on se traite soi-même comme un autre.

Mais le sens dans cette dernière et essentielle dimension, n'advient que de l'intention, volonté attachée à un objectif au niveau le plus conscient et, plus généralement, désir, c'est-à-dire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

force. Régimes et idéologies prétendent remplir cet objectif, même si c'est au profit de ceux qui l'incarnent et s'identifient à travers cette société. En fait le politique achoppe au paradoxe sur lequel il se fonde : vouloir réaliser du sens avec ce qui n'en a pas, de l'unité avec le dispersé, de l'idéal avec le trivial, de la culture avec la nature. Toutes idéologies comme les religions prétendent à une perfection impossible qui dénierait le paradoxe et la contradiction. Alors que, selon les circonstances, les énergies et les mouvements agitent les groupes humains sur un mode plus ou moins éphémère ou durable, naviguant entre violence et paix, ordre et anarchie. Et cependant, les humains ne cessent de penser les modes d'être ensemble. Le politique serait une conscience réfléchie du social qui surmonterait les contradictions. Contradictions entre l'individu et un collectif qui l'instrumente le premier pour assurer sa propre unité, sa cohérence et sa force, les organiser en termes pouvoir et d'efficacité. Mais aucun groupement d'individus, quel que soit le profit que ceux-ci en attendent, ne peut réaliser une unité harmonieuse et permanente. Les individus ou des sous-groupes provoquent des divergences et des conflits nés des inégalités naturelles, des rivalités. Violations, injustices et haine resurgiront sans cesse. Pour Freud la société est construite sur la contrainte et la frustration, elle va à l'encontre des pulsions naturelles (Freud, 1930).

Churchill disait de la démocratie qu'elle était « le pire des régimes à l'exception de tous les autres ». Elle suppose une égalité entre citoyens, or, « que chacun doive pouvoir se faire entendre ne signifie pas du tout que toutes les voix se valent » (J. Stuart Mill, 1861). Elle est prise dans le paradoxe malheureux que peuple ou même majorité ne coïncide pas avec compétence ni sagesse.

La meilleure société que l'on puisse connaître se décrirait

selon des critères et des valeurs qui s'avèrent contradictoires ; l'unité sociale elle-même est un principe qui, pour s'affirmer, entraîne discrimination, rejet, cloisonnement... reconduite aux frontières.

Les régimes sont les formes du lien social inventées et pratiquées par les hommes puisque l'espèce n'obéit pas, chez elle, à des automatismes instinctuels. L'espèce humaine se distingue des autres par l'adoption de systèmes de pouvoir, passant par sa symbolisation et son incarnation, le choix de valeurs, les critères de hiérarchisation. Le politique se manifeste dans un discours bref ou prolix et se mesure à la contrainte exercée sur l'ensemble des dominés mais se juge à l'écart entre l'univers promis et la réalité vécue. Il démultiplie son énergie symbolique et concrète à travers appareils, institutions, qui en assurent illusoirement ou pas les fonctions essentielles, législative, exécutive, juridique, puis par l'intermédiaire de la police et de l'armée à qui le pouvoir réserve l'usage de la violence. Celle-ci est exercée soit au nom du collectif, soit au nom de la loi, soit au profit du pouvoir, l'un déguisant l'autre.

Le pouvoir se tient pour représentant et gardien de la loi, soit il en est l'inspirateur, soit il se tient lui-même pour la loi. C'est dire qu'à la fois il incarne et symbolise la loi, celle-ci découlant tantôt de la volonté du peuple, tantôt affirmation brutale du pouvoir lui-même. Il peut ainsi avoir été pris par la violence et devenir l'attribut personnel de qui se l'est alors approprié. Représentation, de son côté, signifie, que le collectif (peuple) a confié le pouvoir à quelques-uns qu'il a choisis pour en être l'expression.

Si le pouvoir oscille entre tyrannie, dictature et démocratie ou même anarchie, l'autorité, elle, en serait une forme légitimée

par les qualités ou compétences de qui en est doté, qui lui permettent de soutenir la loi et de la faire reconnaître.

Le pouvoir balance donc entre des extrêmes, des postures contradictoires dont il n'est jamais indemne quelles que soient les anticipations que l'on en fait (séparation des pouvoirs, législation, constitution, institution d'une opposition.). Ce qui s'observe à grande échelle au niveau des sociétés peut se retrouver à celui des ensembles sociaux plus petits.

Le politique est destiné à être, de par les contradictions sur lesquelles il se fonde, l'invention renouvelée du lien social, de son unité, de sa continuité et de sa cohérence. Ainsi doit-il persévérer entre crises, violences, conflits, injustices, révoltes, accords de paix, ententes cordiales, croissances...

Les politiques ont l'intention de tracer les chemins de l'histoire vers le progrès des sociétés humaines. Mais il n'y a pas de progrès qui n'engendre bénéfique (scientifique, technique, profit) en même temps que maléfice (effets nocifs et destructeurs). La croissance ni l'expansion (du savoir, du pouvoir, du profit) ne s'assignent de fins ni n'examinent les finalités. L'éthique et le politique peuvent tenter de freiner, les crises interrompre un temps le processus, mais l'histoire manifeste la tension incessante étalée sur des siècles entre progrès envisagé comme un nouveau et un mieux et dégâts répercutés sur l'homme et la nature, destruction, perte de sens.

Les notions d'histoire et de progrès sont déjà paradoxales. Si les progrès sont techniques et scientifiques, ils ne sont ni psychiques, ni sociaux, ni moraux. Techniques et sciences ne génèrent-elles pas à leur tour des contradictions ? Comme si l'esprit humain ne savait pas refréner ses démarches par l'anticipation des conséquences et selon des critères éthiques, ne pouvait gérer la complexité sous peine de se paralyser, se heurtant aux forces de résistance de la réalité, l'énergie du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

piège de ses propres jeux, de son avidité sans frein, les banques se refilent les placements qu'elles ont fabriqués et qui ne valaient que d'y croire, elles se tournent vers les États pour être réassurées, les politiques veulent alors reprendre la main, mais sont pris au piège des capitaux empruntés dans le grand bain des paradoxes. Les crises explosent en même temps que les volcans jusqu'à de nouvelles accalmies, de nouveaux équilibres provisoires. Il en reste jusqu'ici toujours assez d'énergie pour ces aménagements qui font l'histoire.

Certains croient à la régulation et à l'équilibre naturel des marchés et d'autres dénoncent leur irrationalité. Les théories et doctrines économiques sont contradictoires et reflètent les paradoxes entretenus par l'économie elle-même dont les différents systèmes montrent bien le travail du paradoxe inhérent à l'échange, pris entre circulation des ressources et immobilisation de ses codes, comme entre dérégulation ou autorité de la loi. Les crises naissent de l'exaspération de ces contradictions actives tout manifestant, comme les prospérités ou les stagnations de l'incessant ajustement qui fait aussi la vie sociale.

Les sociétés qui n'accèdent pas encore à l'hypermodernité (Aubert, 2004) et résistent aux sirènes de la liberté de consommation, s'agrippent à la religion, à la tradition et à la soumission à des pouvoirs qui s'en font les gardiens ; fanatisme et terrorisme sont alors les symptômes aigus d'une confrontation devenue paranoïaque.

La crise est devenue mondiale en termes économiques, elle rebondit sur le politique qui tente de reprendre la main, déchirée à son tour entre opter pour la croissance ou imposer l'austérité, si bien que ce sont les économistes qui gardent le pouvoir et se jouent des politiques. Les débats, en Europe, opposent le principe de souveraineté à celui d'union et de fédération, de

contrôle unique. Les problèmes de l'immigration, eux-mêmes amplifiés par la misère sociale, politique économique à laquelle se surajoutent les catastrophes climatiques, focalisent les attaques et défenses projectives qui paraissent des voies de sortie les plus immédiates aux accumulations paradoxales.

En politique aussi, va-t-on de paradoxe en paradoxe ? Quelles que soient leurs figures, leurs alternances, ils propulsent dans le pire ou le meilleur jusqu'à ce qu'ils soient inexorablement retrouvés.

On n'en finirait pas d'énumérer les paradoxes, on ne s'en sort jamais, on va de crise en crise, comme si l'on pouvait en finir, ce sont eux qui font rebondir (en créant une société plus égalitaire, on fait fuir les privilégiés, patrons d'entreprise, et augmente le chômage). On croit supprimer un des versants du paradoxe, l'autre resurgit sous une autre forme. On le croit figé alors que ce sont les paradoxes qui, en suscitant l'exaspération, poussent au changement. Leurs mouvements et métamorphoses sont sans régularité mais ce sont eux qui font le politique, les innovations et les dégradations du lien social que nous essayons de nouer ou de dénouer.

Le *double bind* est notre destin, celui de l'univers, sans quoi il ne serait pas. Pourquoi ne le supporte-t-on pas ? Pourquoi rend-il fou ? Parce qu'on voudrait une immobilisation de l'existence, un sens clos, donné une fois pour toutes, annuler l'autre terme : la mort, le chaos, le désordre, la fin, la folie...

Sous le paradoxe auquel achoppent l'esprit et le désir, il y a une réalité structurale et processuelle du monde, d'un univers compris comme une génération continue qui tient son énergie des contraires qu'elle juxtapose. Tout est dans la capacité d'assumer d'être à la fois ça et son contraire.

Le paradoxe ne se résout pas, il interroge. En politique, l'erreur serait de croire pouvoir atteindre un état heureux et

stable, il n'y a que des tentatives pour s'arranger avec un destin qui tient toute sa puissance de ses antinomies. Le politique en fait l'épreuve constante mais en tient son effort entêté comme ses idéaux, ce qu'on appelle la vie politique et sociale qui fait de nous des animaux politiques. Ce sont les paradoxes dans lesquels nous sommes enfermés, qui nous font sans cesse interroger notre vie pour en être aussi les auteurs.

Le politique résulte des transformations et mutations des paradoxes du lien social, qui, déclinées en événements engendrent l'histoire.

Sisyphé n'est jamais délivré du fardeau du paradoxe, même si c'est de le connaître qu'il tire son humanité.

Des contradictions de l'action naissent la liberté de l'esprit, la liberté de penser, les choix de la morale, le recours au chant, l'acuité du plus beau, le regard amoureux vers l'autre. Ce sont les contradictions, les paradoxes qui font que l'idéal se retourne en son contraire, qui sont le fondement du politique, à condition qu'on les assume comme tels.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Si la liberté est l'espace des possibles que la loi octroie, les normes grignotent cet espace, de même que les crispations et inhibitions de chacun. La folie, le crime, le scandale font exploser les barrières protectrices de la liberté. La créativité des artistes, en avant-garde de ce qui sera demain libre et reconnu, passe outre ce qui offusque, « devrait être interdit », « ne devrait pas être montré ».

Un principe de liberté lié à une conception de l'humain ne devrait pas être particulier, il se veut universel et traverse les différences de tradition et de culture et des sociétés, et ne pourrait donc prétendre à des exceptions. Or cette universalité est loin d'être reconnue en tous lieux, particulièrement là où ce qui est tenu pour sacré la bornerait au prix même de la vie, condamnation ou sacrifice. C'est en général au nom de la religion et de la tradition que s'impose un interdit violent (dérision de symboles ou de personnages sacrés...). Le tort causé à l'autre commencerait avec des formes d'irrévérence ou d'humour et se retrouverait dans la définition même de la vie humaine, la disposition de soi, l'orientation sexuelle (avortement, suicide assisté, orientation sexuelle, mariage homosexuel...).

L'exigence de liberté est explosive comme la vie elle-même et, autant que la pulsion, elle naît avec l'impossibilité à définir des bornes de l'interdit dont elle est antinomique. Elle s'exprime comme un paradoxe qui met en jeu la vie et la mort, qui pousse les peuples à la révolte et les individus au sacrifice de leur vie, et qui dans le même temps soulève des indignations meurtrières, les mouvements de l'histoire humaine. La liberté semble s'opposer à l'ordre qui est un immobilisme apparent obtenu par la répression. Les paradoxes allument des feux qui font les combats dont émanent des destructions mais aussi des

renouvellements de la pensée. Nous sommes condamnés à faire des choix de valeurs tout au long de notre vie.

L'ordre

La liberté se voit opposer la nécessité de l'ordre qui est aussi une valeur. Il a une double signification, soit il est imposé par un pouvoir dominant qui n'émane pas de ceux qui y sont soumis, soit il résulte de la nécessité d'organisation, dans le temps et l'espace, les uns par rapport aux autres, pour un fonctionnement dont les objectifs sont acceptés par la majorité des participants.

La Boétie (1549) a souligné le paradoxe d'une servitude volontaire qui plie une majorité qui n'y trouve aucun avantage et se voit dépouillée de sa liberté et souvent de son bien-être. Le besoin d'être soumis, la dépendance affective à des personnages auréolés du pouvoir qu'on leur a abandonné, ou la crainte qui porte à mettre la sécurité plus haut que la liberté, expliquent cette abdication ou même le retournement agressif contre ceux qui sont stigmatisés comme rebelles.

La liberté trouve là une autre frontière qui prétend séparer le Bien du Mal, les antinomiques, et en renverser le sens : la liberté devient synonyme d'anarchie et de chaos, l'ordre de paix et de tranquillité. Le pouvoir est pour les uns une garantie de l'ordre, pour les autres le bourreau de la liberté.

L'ordre comme le pouvoir sont intrinsèques à l'action collective, et toute société pose la question politique qui est d'abord celle du pouvoir ; les individus posent en même temps celle de la liberté, tout aussi nécessaire à la société parce qu'elle est le moteur de l'innovation en matière de pensée comme d'action. On peut dire aussi que l'histoire des sociétés est celle de la confrontation entre ordre et liberté qui évoque bien sûr la

rivalité entre opposants et dominants.

Les critères de valeur

Quelle est l'aune d'appréciation des valeurs ? Les valeurs économiques peuvent se chiffrer mais les valeurs morales, esthétiques, le bon, le beau, le vrai n'ont de critères d'évaluation que ceux qu'une culture se fixe à un moment de son histoire en fonction de ses intérêts, de la conception de son identité et de son environnement. Hier la sainteté, aujourd'hui la réussite. Les valeurs sont le sacré d'une société alors qu'elles sont soumises à des effets de mode et que, dans leur instabilité et leurs contradictions, elles déterminent des positions et des actes. La vie humaine n'est plus une valeur sacrée quand il s'agit d'adversaires ou de rivaux. Les valeurs proclamées les plus hautes sont prises dans des effets paradoxaux dont l'avantage est qu'elles occasionnent un éternel débat, des corrections, des repentirs et qu'elles rendent la culture vivante pour le pire et pour le meilleur. Ce sont les valeurs qui suscitent les appétits et les idéaux qui font la dynamique d'une société à travers ses membres : réussir, devenir riche, être fort, gagnant, séduire par ses œuvres et sa présentation, attraper le réel par la queue, celui qui est tapi au-delà des valeurs.

Évaluer veut dire mesurer et comparer des valeurs. On évalue par rapport à un étalon, qui implique un système de mesure conventionnel auquel peuvent être pliés tous les éléments de même sorte, en centimètres, en minutes, en points, en monnaie. « L'intelligence, c'est ce que mesure mon test », disait Binet, de même on pourrait dire que la beauté, c'est ce que mesure le prix qu'on y met. Inversement, il y a une échelle des peines pour le mal, des statistiques pour s'assurer du vrai. Le système de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le management se veut une gestion des ressources dites humaines en concordance avec les autres ressources et au mieux des performances. Les clients (ou usagers, gros ou petits) ne font pas partie des ressources proprement dites, mais sont visés par la stratégie commerciale, le marketing et la publicité qui font partie de la gestion de l'organisation. Les intermédiaires et sous-traitants entrent aussi dans le champ des stratégies de l'organisation.

Les actionnaires, les propriétaires, les dirigeants ne s'entendent pas en termes de ressources... Les ressources commencent avec les cadres mais sont surtout constituées par tout le reste du personnel, hiérarchiquement dépendant, sectorisé ou pas. Avec eux se posent vraiment les problèmes de gestion tels que recrutement, rémunération, affectation, contrôle, évaluation, promotion, mise à l'écart, licenciement...

Dans l'entreprise, les décisions d'orientations, leurs principes, sont de plus en plus soumises à des règles abstraites, parachutées, tandis qu'une tradition paternaliste considère le patron comme seul détenteur du pouvoir au titre de propriétaire ou de fondateur. La propriété du capital, les relations ou la filiation n'assurent pas toute la compétence. La complexité de l'acte demande des savoirs spécifiques et une répartition des responsabilités pertinente. La solidarité nécessaire à des réalisations cohérentes conduit à une ramification progressive du pouvoir offert à la discussion et à la revendication. Les actionnaires, les cadres, les salariés font valoir leur besoin de regard sur l'acte, ses orientations, son fonctionnement, ses effets. Les conflits, malaises ou revendications, manifestent les frustrations quant à la participation effective des acteurs au moins aux étages de décision qui les concernent. Le management est le problème de la direction et de l'encadrement.

La démocratie est-elle un concept pertinent dans l'entreprise ? Certains ensembles ou collectifs destinés à une activité ou production commune comme l'orchestre ou l'équipage de navire ne pourraient fonctionner démocratiquement en soumettant la direction à l'avis de chaque membre. À la rigueur peut-on concevoir une explicitation et une légitimation préalables du mode de fonctionnement attendu, le reste demeurant de la seule responsabilité du dirigeant, chaque membre étant censé suivre ses indications. La défaillance de la performance à lui confiée lui fera encourir, au premier chef, jugement et sanction. Le sens, l'orientation, la façon de diriger reste la prérogative absolue du chef. Il est très rare que des équipages se mutinent (exception historique du cuirassé Potemkine ou ceux du Bounty) ou que des musiciens fassent grève pour des questions de direction contestée. Le pouvoir du chef est justifié par sa compétence ou par son génie, attestés par sa formation et son expérience. Il n'y a pas de partage de la responsabilité, l'urgence et la nécessité de cohésion absolue de l'exécution obligent, le temps de l'action. Les individualités à se subor-donner entièrement. Le sentiment de l'unité indispensable à tous, de la dépendance quasi organique entraînent de surcroît une adhésion émotionnelle.

L'entreprise veut à la fois une telle cohésion pour fondre toutes ses énergies, à la fois les individus qui y collaborent sont fondés à réclamer que soient préservés les principes de rapports sociaux qui gouvernent la société : liberté d'expression, égalité, solidarité, ce qui veut dire reconnaissance du sujet.

Le management actuel met en pratique la pensée économique, nécessité de produire vite, rentable, mieux que les concurrents. La gestion managériale prétend capter rationnellement, au moindre coût, les ressources pour atteindre ses objectifs avec le meilleur profit. Il s'agit moins de répondre à

des besoins de la collectivité que de répondre aux exigences de jeux marché. La vision gestionnaire du travail troque le profit contre l'idéal et la performance contre le sens. La part sociale et subjective s'en trouve souvent broyée, en témoignent souffrance au travail, chômage et plans sociaux. La gestion managériale a prétendu proposer un idéal commun, l'entreprise devenant l'idéal du moi des individus captés par le discours et la représentation héroïque de l'entreprise et de ses valeurs. Mais, à toutes les échelles de l'entreprise, aussi bien les cadres que la base, l'acte manque de visibilité, il est brouillé par la complexité, les changements incessants et les paradoxes volontairement ignorés pour feindre la rationalité, les acteurs ne peuvent ni se l'approprier, ni s'y reconnaître. « On "joue le jeu", mais c'est un jeu, justement, (...) et on s'attend à tout puisque de toute façon les discours de la direction n'ont plus de "consistance" dans le temps, car ils peuvent être remis en cause à tout moment » : dans son livre (2012), J.-P. Bouilloud se réfère plus d'une vingtaine de fois au terme de paradoxe pour décrire le « piège » dans lequel sont pris les cadres qui pourraient paraître privilégiés par leur statut. Les managers, DRH, sont malheureux (certains), ils gèrent par la souffrance, pris eux aussi dans le système, eux aussi vivent dans « une menace perpétuelle d'abandon ».

Dans le système de l'économie libérale, la gestion de l'entreprise devient un modèle que les institutions vouées jusque-là à des services sociaux, travaillant essentiellement sur et dans la relation (santé, éducation, justice...) se voient sommées d'appliquer pour atteindre les mêmes objectifs de rentabilité. La conception de la direction est passée brutalement celle du management.

Dans ce que V. de Gaulejac a intitulé *La société malade de la gestion* (2011), la prédominance de la gestion devient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les lois Auroux (1982), avaient octroyé notamment le droit d'expression des salariés citoyens de l'entreprise en instituant des espace-temps de parole. Elles prétendaient que « les travailleurs doivent devenir les acteurs de changement dans l'entreprise » (1981). Après avoir connu un certain emballement, considérées comme des occasions de bavardage inutile alors que le travail était de plus en plus subordonné à la rentabilité, ces mesures ont été victimes de dépérissement.

L'intervention

Le paradoxe demande à être parlé sans cesse pour pouvoir faire autrement, penser en avant, prévoir, bouger, faire des choix, relever des défis. Encore faut-il être ensemble, faire du collectif, se coordonner. L'accélération sans repères (liquidité du monde), l'« impuissance structurelle » et la complexité dans lesquelles se noie l'entreprise moderne, empilent les contradictions, font de l'organisation un nid de paradoxes tels qu'il n'y a plus d'espace ni de temps pour que les acteurs aient la possibilité voir et parler, et coordonner ce qu'ils font (Bouilloud, 2012). L'énergie du paradoxe n'est plus convertible en symbolique. Accélération, accumulation et complexité ont induit le chaos. Les paradoxes fleurissent simultanément à chaque pas sans pouvoir être pensés, ils génèrent la crise ; l'activité symbolique est désorganisée sans espace ni moments. On s'en tient aux mesures chiffrées qui peuvent devenir calamiteuses. Le psychosociologue aide les hommes pris dans les conditions de travail qui sont parfois absurdes et lisibles en termes d'aliénation ou en termes de paradoxe et déjà à en prendre possession par la parole, desserre les nœuds et remet du jeu.

Toute parole en effet attend et suppose une écoute.

L'intervention permet une parole des sujets et du collectif sur l'être et le faire, le sens et l'acte indissociables, une parole sur ce à quoi ils coopèrent. Elle permet de repérer les solidarités et les aliénations de les mettre en question, de les retravailler. Les psychosociologues cliniciens écoutent des individus dans un collectif et un collectif dans les individus, permettant aux sujets de se relier aux autres et à l'unité équipe puis entreprise ; la restitution du sens aux différents niveaux impliqués assure aussi la circulation de l'énergie symbolique. Elle tente d'aider à travailler les contraires, les distorsions et les associations qui se font jour à travers l'expression, Elle s'efforce de rendre la parole aux sujets sur les rapports au fonctionnement de l'organisation et, au-delà, dans ce qui y fait loi et sens, ce qu'ils en veulent, ce qu'ils en ressentent et subissent, y investissent, ce qu'ils en pourraient faire ensemble et individuellement pour concilier le sens et la nécessité également pressants et contradictoires (acte et représentation, sens et efficacité, besoin et profit). Dire et écouter, débattre, conduit à comprendre et tenir compte, les jeux se refont. Intervention, ici, c'est faire rencontrer. L'action organisée peut se ressaisir dans ses déclinaisons fonctionnelles et signifiantes et ses rapports de pouvoir.

Pour que les échanges soient signifiants, il faut un préalable d'accords sur les termes de la commande et du contrat, la demande sous-jacente qui touche les problèmes sensibles selon de qui elle émane. Il faut à ces rencontres des règles et une méthode, un dispositif, qui détermine qui parle à qui, les confidentialités ou les restitutions, le cadre : les temps et les lieux, la source des rémunérations...

Pour autant, une socianalyse n'est pas une psychanalyse : on n'y explore la subjectivité que dans la limite du cadre et la position des sujets par rapport au projet collectif de l'organisation.

La sociopsychanalyse (Mendel), la sociologie clinique (Enriquez, Gaulejac) ou la psychosociologie clinique ne sont pas des transpositions de la psychanalyse ; si elles lui empruntent des notions qui traversent le psychisme comme le collectif, elles ne cherchent pas à amener un sujet à reconstituer les sources de son psychisme, mais des acteurs à comprendre ce qu'il en est de leur rapport au travail et à l'organisation où il est bien entendu qu'ils sont engagés subjectivement autant que concrètement. Les processus sont collectifs, partagés, même si la subjectivité de chacun se trouve touchée sur son mode propre.

Ça parle d'abord du désarroi, du non-sens et du besoin de reconnaissance, puis de l'expérience, des représentations, des affects, des intérêts, des injustices : autrement dit, du politique, de l'éthique, de l'économique et du psychologique. Avec la libération de la parole, de l'énergie symbolique réapparaît, née du paradoxe même.

Le psychosociologue est lui-même habité du paradoxe qui oppose neutralité et engagement. La pratique psychosociologique suppose une forme d'engagement en mettant en question les lois sous-jacentes qui régulent ici ou là les relations sociales. C'est autour d'elles que se structurent et se tissent ou non les discours et paroles. Que signifient-elles ? Au nom de quoi ? Quelle est leur pertinence ? Conduire à poser ces questions c'est évoquer des principes démocratiques de droit à la parole... Alors qu'aujourd'hui on passe directement du discours à l'économique et que, même, l'économique fait le discours.

D'une part, l'écoute oblige le psychosociologue à être disponible pour toute expression sans préjugés et sans tabous, de l'autre il a des références qui ne sont pas innocentes, des valeurs et des options. Il est lui-même impliqué dans une représentation du social, le désir sous-jacent d'ouvrir les portes à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vecteur de la violence dont il était victime. Mais on a vu aussi que le paradoxe pouvait avoir des effets dynamiques tant psychiques que sociaux, fournissant l'étincelle pour penser autrement, mettre en langage et inventer d'autres manières, certes parfois de façon explosive mais aussi dans des mouvements de balancier qui font l'histoire, qui font la recherche et l'invention, qui forcent aussi les visions de l'idéal à de nouveaux essais puisque les paradoxes ressurgiront, que tout en effet n'est que tentative sans échappée réelle ni atteinte d'une résolution définitive. Du moins aura-t-on prêté du sens à ce qui n'en a pas, mais par lequel nous nous constituons, nous nous exprimons, nous réalisons et dessinons le parcours de notre vie : nous traçons notre vie en écartant les paradoxes.

Le paradoxe ne pouvait pas manquer d'être paradoxal : dans le même temps où il enserme, il nous fournit aussi le prétexte d'être humain, de faire quand même. L'énergie du paradoxe est à la fois celle du désespoir et celle de l'obstination.

On se retrouve toujours dans des contradictions. Ce ne sont pas les expériences qui se perdent dans des paradoxes mais ce sont eux qui habitent toute situation et tout phénomène.

Notre réaction devant l'angoisse que suscitent en nous le paradoxe et l'énergie qu'il exsude est de cliver la contradiction et de surfer sur une affirmation en ignorant son contraire... Nous travaillons à étaler les paradoxes dans le temps ; nous nous employons à nous les cacher, à en faire des jeux de logique, à n'en vouloir considérer que le versant qui nous plairait et illustrerait notre projet ; ou bien à les considérer comme une pathologie, une dysfonction dont nous serions les victimes stupéfiées... alors qu'ils sont les conditions de l'existence, de l'être et du faire, que c'est d'eux que sourd l'énergie qui nous fait penser, rêver, inventer, changer,

chercher...

Pourtant, en croyant obéir aux logiques de la raison, nous en provoquons nous-mêmes. Toutes les inventions, toutes les solutions que nous croyons trouver portent en elles les amorces du paradoxe : il faudra trouver autre chose, contourner celui-là et en rencontrer un autre. Les paradoxes sont l'état processuel de la réalité, celle du monde qui brûle de la conjonction des extrêmes et la nôtre, psychique et sociale. Sans la négation de nos affirmations, nous ne serions pas.

Le langage, le *logos*, dont j'ai voulu montrer qu'il était une énergie symbolique permet de transcender le paradoxe et en même temps repose sur lui : la structure se fonde sur les contraires en codant ce qui s'exclut tout en permettant d'en jouer (pensée, logique, humour, art, choix, paris, défis relevés et conciliations...).

Mais l'énergie symbolique risque d'éclater en crises ou de se manifester en raidissements mortifères si elle est figée dans la rigidité du paradoxe devenu système oppressif qui, justement, n'est plus symbolisant mais subi et fermé à tout travail du langage dont la finalité est de faire sens. Cette énergie dépouillée du symbolique risque de n'avoir plus pour effet qu'épuisement et destruction de soi et des autres. Le symbolique convertit l'énergie qui, sans une mise en sens même difficile, fait du symptôme parce qu'elle défait des idéaux et des habitus.

Si les paradoxes poussent certains à la démission ou au désespoir, ce sont eux qui provoquent à créer toujours à nouveau, à rêver d'autres idéaux, à les confronter chaque fois à la réalité.

L'injonction paradoxale exige un choix actif, impossible logiquement : « Fais ceci et ne le fais pas. » L'énergie que dégage le paradoxe écrase un sujet qui ne peut l'utiliser symboliquement pour s'en dégager. Le langage permet de

prendre de la distance d'en parler, de décrypter, parfois il y faut l'intervention d'un tiers. L'essentiel est de dévoiler le paradoxe devenu mortifère, hors symbolique. La tension décroît et laisse libre de s'investir ailleurs. C'est ce à quoi tend en son principe la psychanalyse, et où la psychosociologie trouve son champ.

Les paradoxes qui servent d'exemple aux pièges de la logique sont des jeux que la pensée s'offre à elle-même, la méta-communication y rebondit ; selon Nietzsche, « il faut avoir du chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse » (1883). La folie est en quelque sorte aussi une échappée : elle riposte au *double bind* ou injonction paradoxale, mais le sujet s'y perd. La psychanalyse prétend opérer des sorties par le haut en éclairant le nœud pour que le sujet se retrouve.

Contradictions et échecs contraignent à essayer autrement sans que jamais un état non paradoxal puisse être atteint définitivement. C'est peut-être ce qu'on appelle l'énergie du désespoir.

Le paradoxe ou la coexistence des contraires, résume l'univers et tout ce qui existe, l'énergie universelle puise sa source dans cette conjonction de l'être et de non-être, de l'étant suspendu au rien, déclinés selon toutes les formes contradictoires, et finissant ou recommençant en effondrement ou explosion.

Être et non-être ne se conçoivent que l'un par l'autre, comme fini et infini ne se posent (ou s'opposent) que l'un par rapport à l'autre, nous vivons de cet éternel paradoxe qui dès l'origine est la condition de notre être.

Freud a débusqué l'ambivalence, Edgar Morin donné place à la complexité, ne s'agit-il pas en l'une et l'autre de ces nœuds

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table

Avant-propos

Introduction

Le paradoxe est-il une question sans réponse ?
Perspectives épistémologique et méthodologique

Première partie

PENSER LE PARADOXE

I. Figures du paradoxe

Ce qu'on entend pas paradoxe, définitions, manifestations
La difficile conception du paradoxe

II. Réalité et paradoxe

Approches paradoxales de la réalité
La pensée ne sort pas la réalité du paradoxe
Les secours de la raison
Certitude scientifique, évidence mathématique sur fond de
paradoxe
Le paradoxe et les sciences humaines
Réalité et subjectivité
La réalité comme obstacle

Deuxième partie

HISTOIRE D'ÉNERGIE

Exergue en forme d'hypothèses

Le paradoxe comme charge d'énergie
Des énergies universelles

III. Métamorphoses de l'énergie

Énergie et matière

Énergie et vie

De la conscience à la pensée

Conscience de soi

IV. Le paradoxe du sujet, l'énergie du langage

Le sujet qui s'énonce

Le sujet de l'inconscient

Sens et langage

Le langage est de l'énergie symbolique

La structure ou la force de la loi

Troisième partie

DES PARADOXES ET DES HOMMES (GENRE, CROYANCE, POLITIQUE, ÉTHIQUE)

Argument

V. Le paradoxe de la différence des sexes

Supports naturels du paradoxe sexuel

La métaphore sexuelle

Le jugement de différence

Contribution de la psychanalyse

VI. Vertus de la croyance

Croire, trouver le sens et la raison

Le paradoxe religieux

Faire les questions et les réponses

VII. Les paradoxes du politique

Possibilité du politique

L'idée de peuple
L'identité collective
Le lien social
La démocratie
L'économique et le politique

VIII. Les paradoxes de l'éthique

Solidarité, égalité
Justice
Responsabilité
La liberté
L'ordre
Les critères de valeurs
Les catastrophes de l'idéal

IX. Les paradoxes de la coopération

L'organisation
L'entreprise
Les ressources humaines
Les risques psycho- (ou) sociaux
Le management
Le travail

X. La psychosociologie clinique face au paradoxe

La psychosociologie clinique pour quoi faire ?
L'intervention
Le changement

Conclusion

Bibliographie

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
en novembre 2013
N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : novembre 2013
Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
579/2013